

4. La Trinité selon les Écritures (Livre I, 7-19)

Après la longue introduction (I,1-6) dans laquelle saint Augustin donne les raisons de son entreprise et fait quelques remarques de méthode, nous entrons aujourd'hui dans l'étude de son traité.

Le plan du Livre I qui traite des sources scripturaires de la doctrine de la Trinité, n'est pas très nettement marqué, mais, à la suite de l'introduction, on peut distinguer quatre parties :

1. L'énoncé de la foi catholique et ses difficultés (I, 7-8).
2. L'affirmation de la foi chrétienne : il n'y a pas trois dieux mais un seul Dieu (I, 9-13)
3. Comment comprendre que le Fils puisse être dit inférieur au Père ? (I, 14-19)
4. Comment comprendre les ignorances du Christ durant sa vie terrestre ? (I, 20-31)

Mais avant d'examiner ces différents points, je voudrais commencer par une remarque préliminaire qui m'est inspirée par le livre de Michel Corbin : *La doctrine augustinienne de la Trinité* (2016). Ce livre est un commentaire pas à pas du *De Trinitate*, mais, comme nous l'avons noté dans notre séance précédente¹, ce commentaire est souvent rendu désagréable par son parti pris de reprocher à saint Augustin de n'avoir pas dit ce que d'autres ont écrit avant lui, plutôt que d'écouter et de chercher à comprendre ce qu'il a dit.

Mise au point sur Augustin et les Pères Grecs à propos de la Trinité

La grande différence entre Augustin et les Pères grecs, c'est que ces derniers ont préparé le concile de Constantinople de 381 qui fixa le dogme trinitaire, alors que lui, qui à cette date était encore professeur à Carthage et pris dans les lacets de « l'hérésie » manichéenne, n'entreprendra son traité qu'une vingtaine d'années plus tard, vers 400.

Arius ayant été condamné au concile de Nicée de 325, l'urgence des Pères grecs, et en particulier des Cappadociens (Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et le jeune frère de Basile, Grégoire de Nysse), était de combattre de nouvelles formes de l'arianisme² ainsi que les arguments des « Pneumatomaques » qui niaient la divinité du Saint Esprit.

N'ayant pas à définir le dogme, Augustin ne cherche qu'à comprendre la foi qu'il a reçue de l'Église dans laquelle, en 387, il a été baptisé à Milan par l'évêque Ambroise, « *au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit* », avant de devenir prêtre (381) puis évêque (vers 385). D'autre part, ceux qu'il doit combattre sont tout autres que ceux des Pères Grecs, puisqu'il doit affronter, au lieu de l'arianisme, trois « hérésies » apparues successivement sur sa route comme autant de menaces pour la foi chrétienne. D'abord le manichéisme que lui-même, après en avoir été un actif propagandiste, a rejeté en revenant à la foi catholique. Notons que, quand il écrit « contre » les manichéens, comme contre tout autre adversaire, c'est en s'adressant à eux, en vue de les convaincre de la vérité du christianisme qu'ils ont mal compris. Puis, une fois devenu prêtre, ce fut le rude combat contre les donatistes qui se prétendaient la véritable Église, celle des *confesseurs* de la foi, alors que l'autre Église en communion avec l'évêque de Rome, était à leurs yeux celle qui avait « trahi » en recueillant ceux qui avaient « craqué » devant les persécuteurs. C'est surtout dans ce second combat que son parti pris de convaincre plutôt que de contraindre en fit le grand artisan de la Conférence de Carthage de 411 qui devait officiellement mettre fin au schisme. Et c'est dans les mois qui suivirent cette conférence qu'éclata la crise pélagienne qui, en remettant en cause notre besoin de la grâce pour faire le bien, réduisait le christianisme à n'être qu'un moralisme, ou ce que nous nommerions aujourd'hui un humanisme. À ces trois combats, il convient d'ajouter *La Cité de Dieu*, un long traité en vingt-deux livres « contre les païens » qui résistaient toujours à l'abandon par les empereurs de l'ancienne religion civile au profit du christianisme, au point de voir dans cet abandon la cause du sac de Rome de 410. Mais ce grand traité n'est pas seulement une apologie du christianisme : il en montre la vérité et la beauté.

¹ Cf. notre cours : 3. La présentation de son *De Trinitate* par saint Augustin, p.5 (note7) et les sérieuses réserves de Paul Mattei dans *Recherches de Science Religieuse* 106/4, octobre décembre 2018, p. 629.

² Pour Arius, le Père et le Fils ne pouvaient être de même nature puisqu' « *il fut un temps où le Fils n'était pas* », si bien que le Verbe de Dieu ne pouvait être qu'une créature, la première, par laquelle le Père créa toutes choses.

Ce sont donc ces quatre combats qu'il faut avoir à l'esprit pour ne pas se méprendre sur l'intention d'Augustin quand il rédige son *De Trinitate* en vue de comprendre ce qu'il croit. Il procède en philosophe, ou plutôt en chrétien qui met toute sa culture philosophique au service de sa compréhension de la foi chrétienne, non seulement pour lui-même, mais pour répondre aux questions que tout un chacun, chrétien ou non, peut se poser à son sujet. On y retrouvera donc, le plus souvent sans références explicites, sa lutte contre le matérialisme manichéen, sa passion de l'unité contre la prétention des donatistes à être, contre l'Église universelle, la seule Église valide, son insistance sur la conversion du cœur et l'ouverture à la grâce contre les « ennemis de la grâce de Dieu » et enfin, comme dans *La Cité de Dieu*, sa volonté d'écrire pour être lisible par tous. Voilà qui, au lieu de n'être qu'un débat daté entre chrétiens, donne au traité d'Augustin une dimension universelle, valable pour tous les temps.

Notons enfin, pour expliquer la suspicion de certains à l'égard d'Augustin, les graves tensions entre les Grecs et les Latins mises en évidence par la crise pélagienne, alors que, pour Augustin, « *la vérité n'est ni hébraïque, ni latine, ni grecque* » (*Confessions*, XI,4). En effet, avant même la condamnation de son disciple Célestius à Carthage, fin 411, Pélage était allé chercher refuge et appui auprès de l'évêque Jean de Jérusalem. C'est grâce à ce dernier qu'en décembre 415, il fut lavé par les évêques de Palestine, réunis à Diospolis, de l'accusation d'hérésie portée contre lui par des Latins. Suite à cela, le pape Zozime, d'origine grecque, commença par l'innocenter avant de céder au concile de Carthage et de reprendre à son compte la condamnation portée contre Pélage par le concile de Carthage et de demander par lettre circulaire (*Tractoria*) à l'Église universelle de reconnaître cette condamnation.

Mais en deçà de cette affaire, il faut noter que l'assurance des Grecs reposait sur la certitude d'avoir le texte original des Écritures – La Septante pour l'Ancien Testament avait été « les Écritures » pour les rédacteurs du Nouveau Testament – alors que les Latins se débattaient entre plusieurs traductions connues sous le nom de *Vetus Latina*, ce qui explique que, entre 390 et 405, à la demande du pape Damase, Jérôme ait entrepris une nouvelle traduction latine, qui deviendra la Vulgate et ne manqua pas de heurter certaines habitudes³. C'est pour s'acquitter de cette tâche qu'il s'installa à Bethléem afin d'apprendre de rabbins comment traduire l'Ancien Testament (le canon juif) à partir de l'original hébreu, alors que Rufin d'Aquilée (avec qui Jérôme se brouilla à l'occasion de la querelle de l'Origénisme), reprenait la traduction latine à partir de la Septante. Mais, comme en témoignent les mots grecs introduits par Augustin dans ses commentaires des Écritures, c'est le texte grec qui fut sa grande référence.

1. La foi catholique en la Trinité et ses difficultés (I, 7-8)

- L'énoncé de la foi chrétienne en la Trinité (I,7)

Sans référence explicite aux deux premiers conciles œcuméniques de Nicée (325) et de Constantinople (381) par lesquels fut défini le dogme trinitaire, Augustin commence par énoncer la foi en la Trinité, telle qu'il l'a reçue de l'Église :

7. Tous ceux que j'ai pu lire, qui ont écrit avant moi sur la Trinité qui est Dieu et sont les interprètes catholiques des Livres divins, anciens et nouveaux, se sont proposé d'enseigner, selon les Écritures, que le Père, le Fils et le Saint Esprit attestent (*insinuent*), par l'égalité inséparable d'une unique et même substance, l'unité divine, de telle sorte qu'ils ne soient pas trois dieux, mais un seul Dieu (cf. 1Jn 5,7). Et cela, même si le Père a engendré le Fils, de sorte que le Fils ne soit pas celui qui est Père ; que le Fils a été engendré par le Père, en sorte que le Père ne soit pas celui qui est Fils, et que le Saint Esprit ne soit ni le Père ni le Fils,

³ Pour un bref aperçu de cette question, jusqu'à la fin du siècle dernier, cf. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vulgate>

mais seulement l'Esprit du Père et du Fils (*sed tantum Patris et Filii Spiritus*)⁴, lui aussi égal (*coequalis*) et au Père et au Fils, et appartenant à l'unité de la Trinité. Pourtant ce n'est pas la Trinité qui est née de la Vierge Marie, qui a été crucifiée et ensevelie sous Ponce Pilate, qui est ressuscitée le troisième jour et montée au ciel, mais le Fils seulement ; ce n'est pas cette même Trinité qui est descendue sous forme de colombe sur Jésus lors de son Baptême (Mt 3, 16) ou qui, le jour de Pentecôte, après l'Ascension du Seigneur, au milieu d'un fracas céleste pareil à celui d'un ouragan, se posa en langues de feu distinctes sur chacun des Apôtres (Ac 2, 3-4), mais seulement l'Esprit Saint; ce n'est pas enfin la Trinité qui a dit du ciel : « Tu es mon Fils », soit quand il fut baptisé par Jean (Mc 1, 11), soit sur la montagne quand trois disciples étaient avec Lui (Mt 17, 5) ou quand retentit la voix qui disait : « Je l'ai glorifié et de nouveau je le glorifierai » (Jn 12, 28), mais seulement la voix du Père adressée au Fils; quoique le Père, le Fils et l'Esprit Saint, de même qu'ils sont inséparables, agissent inséparablement (cf. 1Jn 5,7).

Telle est ma foi, puisque telle est la foi catholique.

Augustin se concentre ici sur ce qui fait difficulté dans la Trinité chrétienne et cela sans faire référence au contexte historique dans lequel le dogme en a été formulé par l'Église. C'est ce dogme, tel qu'il a reçu de l'Église, comme nous en avons reçu le Credo, qu'il va s'efforcer de comprendre et d'expliquer essentiellement en s'appuyant sur les Écritures puisque ce sont elles qui ont permis à l'Église de préciser sa foi en réfutant les hérésies qui ne faisaient de ces Écritures qu'une lecture partielle et de parti pris et qu'elles restent toujours ce qui permet de vérifier et de valider « ce que l'Esprit dit aux Églises » mais aussi à chacun de ceux et de celles qui lui ouvrent leur cœur.

SGJ Est-ce que je peux signaler quelque chose qui n'a jamais été dit, je crois, avant Augustin : « l'Esprit du Père et du Fils ». Chez les Pères Grecs et en particulier chez Grégoire de Nazianze, j'ai lu : « L'Esprit procède du Père ».

JM Augustin dit seulement ici qu'il est l'Esprit du Père et du Fils...

SGJ On ne joue pas sur les mots. Il est dit que l'Esprit « procède » pour le distinguer du Fils qui est dit « engendré » par le Père...

JM Certes, mais pour le moment on ne voit pas apparaître le fameux *Filioque procedit* - « Il procède du Père et du Fils » - qui sera rajouté au *Symbole* de Nicée-Constantinople au temps de Charlemagne. Il faut s'en tenir à ce qui est dit, d'autant qu'Augustin dira plus loin que l'Esprit n'est pas engendré. Cela fait partie des difficultés qu'il va tenter d'éclaircir.

SGJ Mais cela a été travaillé et « dogmatisé » par les Grecs...

JM Soit, mais le projet d'Augustin n'est pas de corriger ni de compléter ce qu'ont dit les Pères Grecs : il est de comprendre ce qu'il croit, autrement dit le dogme tel qu'il l'a reçu de l'Église, ce dogme qui fait difficulté pour ceux qui attendaient de lui qu'il les éclaire. Ce dogme porte sur une réalité intemporelle, car la Trinité n'a pas attendue sa définition par l'Église pour être ce qu'elle est : elle est de tout temps, indépendamment de l'histoire de sa formulation qui, elle, est datée.

Rappelons que, pour Augustin, les Écritures nous révèlent ce que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes, mais seulement dans la mesure où cela nous est utile pour notre salut. Voilà une remarque que nous rencontrons plusieurs fois dans *La Cité de Dieu*, et qui doit être prise dans ces deux dimensions. Un tel principe laisse la porte grande ouverte aux recherches historiques et scientifiques, qui ne sont pas du même ordre – que l'on se rappelle les trois ordres distingués par Pascal – car ces recherches valent que Dieu existe ou non. Pour Augustin la création en six jours est un poème destiné à nous révéler le projet de Dieu, et non un compte-rendu historique dont on voit mal quel homme en pourrait être le témoin !

⁴ La formule *Christi Patrisque Spiritum* est attestée dans la doxologie finale d'hymnes liturgiques, comme le *Deus Creator omnium* de saint Ambroise, cité par Augustin dans *La vie heureuse* §35 : « Nous prions le Christ et le Père, et l'Esprit du Christ et du Père, unique puissance en tous points, réchauffe (*fove*) qui te prie Trinité ».

- Les difficultés de la doctrine chrétienne de la Trinité (I,8)

8. Mais il ne manque pas de gens à être perturbés dans cette foi quand ils entendent dire : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et cependant cette Trinité n'est pas trois dieux, mais un seul Dieu ; et ils cherchent comment le comprendre, surtout quand on leur dit que la Trinité opère inséparablement (*inseparabiliter*) dans tout ce que Dieu fait ; et pourtant c'est la voix du Père qui a retenti et non la voix du Fils ; celui qui est *né dans la chair, a souffert, est ressuscité et monté au ciel*, c'est seulement le Fils ; et celui qui est *venu sous forme de colombe*, seulement l'Esprit Saint. Ils veulent comprendre comment cette voix, qui fut celle du Père seul, a été l'œuvre de toute la Trinité ; comment cette chair, dans laquelle seul le Fils est né de la Vierge, a été créée par cette Trinité ; comment cette forme de colombe sous laquelle l'Esprit Saint seul est apparu, fut l'œuvre de cette même Trinité. S'il en était autrement, la Trinité n'opèrerait pas inséparablement, mais le Père ferait une chose, le Fils une autre et le Saint-Esprit encore une autre ! Ou bien, s'ils faisaient certaines choses ensemble et d'autres séparément, la Trinité ne serait pas inséparable. Autre chose troublante : comment y a-t-il dans la Trinité un Esprit Saint que ni le Père, ni le Fils, ni les deux ensemble n'ont engendré, alors qu'il est l'Esprit du Père et du Fils ?

Mais parce que des hommes s'interrogent sur ces choses et nous importunent, si, dans ce qui est un don de Dieu, notre faiblesse saisit quelque chose, nous le développerons pour eux autant que nous le pourrons, *sans cheminer rongés de malveillance* (Sg 6, 25)⁵. Si nous prétendions ne pas avoir l'habitude de réfléchir à ces questions, nous mentirions, mais si nous avouons qu'elles habitent nos pensées, porté que nous sommes par l'amour de la recherche de la vérité, on nous demande, au nom de la charité, de faire connaître ce que nous avons pu tirer de nos réflexions. « *Non que j'aie déjà reçu le prix ou que je sois déjà parfait* » (si l'apôtre Paul ne le prétend pas, combien plus moi-même qui suis si loin de lui sous ses pieds, dois-je estimer ne pas l'avoir saisi !) ; mais, si, à ma mesure, *j'oublie ce qu'il y a derrière moi pour aller de l'avant et courir de toutes mes forces vers la récompense de l'appel d'en-haut* (Ph3,12-14), on désire que je dévoile tout le chemin que j'ai parcouru et, à partir d'où je suis parvenu, ce qu'il me reste encore à parcourir pour achever ma course ; et à ceux qui désirent l'apprendre de moi la libre charité me contraint de répondre.

« *La libre charité me contraint de répondre* ». Voilà une formule apparemment contradictoire, mais profondément juste, parce que, si je ne répondais pas en disant ce que je sais, je ne serais pas libre, mais soit dans la peur de représailles, soit dans le pouvoir qui attend son heure : je ne serais alors ni dans la vérité, ni dans la charité.

Encore faut-il, et Dieu me l'accordera, qu'en servant aux autres ce qu'ils liront, cela me profite aussi, et qu'en désirant répondre à leurs questions, je trouve moi-même ce que je cherchais. Aussi ai-je entrepris, sur l'ordre et avec l'aide du Seigneur notre Dieu, non pas tant de dissenter avec autorité de choses connues que d'apprendre (*cognoscere*) en dissertant avec piété.

SGJ Mais sur ces difficultés de la doctrine chrétienne, on a déjà la solution. Est-ce que, lui, Augustin, la connaît ?

JM Bien sûr qu'il la connaît, sinon il ne serait pas évêque ! Mais il ne suffit pas de répéter la formule juste, ni d'expliquer à d'autres: c'est aussi lui-même qui cherche à comprendre.

⁵ TOB : « Laissez-vous instruire par mes paroles et vous y trouverez profit » (Sg 6,25)

SGJ Parce qu'il y a des discours de Grégoire de Nazianze qui répondent clairement à cela...

JM Encore faut-il pouvoir les lire quand on est en Afrique, et les comprendre. Or, comme Augustin l'a dit dans son introduction, il écrit pour des gens qui n'ont pas accès à ces ouvrages écrits en grec. D'autre part, ce qui est en cause ce n'est pas ce qu'ont dit les Cappadociens, mais ce dont ils parlent : le mystère de la Trinité et comment le dogme trinitaire informe ou modifie ma relation à Dieu. C'est pour cela qu'Augustin parle de « piété ». C'est pour cela qu'il reprend ces questions à la base, à partir de ce que tous sont censés savoir - la commune raison - mais aussi de ce nous révèlent les Écritures, et cela, tout en s'efforçant d'être cohérent. Il fait un travail d'intelligence en première personne : il témoigne de sa recherche tout en s'adressant à l'intelligence de ceux qui cherchent.

Donc trois difficultés qui ne peuvent trouver leur solution que dans les Écritures, à condition de les lire comme il se doit, avec intelligence et piété : le fait qu'ils ne soient pas trois dieux, mais un seul Dieu ; le fait que les trois opèrent inséparablement, mais que certaines opérations soient propres à l'un des Trois ; et enfin, l'énigme du Saint Esprit.

2. « La Trinité n'est pas trois Dieux, mais un seul Dieu » (I, 9-13)

La question est venue avec Arius qui a compris l'engendrement du Fils sur le mode humain. D'où cette formule éclatante d'évidence : « *Il fut un temps où le Fils n'était pas* ». Par conséquent, le Fils ne peut pas être de même nature que le Père ! Il est la première de toutes les créatures et l'intermédiaire entre Dieu et les hommes.

Or, l'Écriture lui répond en toute clarté dans le Prologue de l'Évangile selon Jean, cité en latin par Augustin : « *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum* » (Jn 1,1). C'est seulement de notre point de vue d'hommes qui vivons et pensons dans le temps, que le latin *in principio*, traduction du grec *Ἐν ἀρχῇ*, peut se traduire par « *au commencement* ». Mais dire « avant le temps », c'est encore penser dans le temps ce qui est hors temps et dire « hors temps » c'est s'exposer à penser spatialement ce qui n'est pas corporel.

BD On devrait dire « Au principe *est* le Verbe », ce qui renvoie à la création continuée, car la création est toujours présente.

JM Exactement, mais le « était » prend sens relativement à la date de l'incarnation qui, elle, a eu lieu dans le temps, au point que nous en avons même fait le centre de l'histoire, avec un avant et un après la naissance de J.-C. ! Voilà pourquoi, pour nous, le Verbe préexistait à son incarnation. Ajoutons que *Verbum* traduit le grec *Logos* qui veut dire tout aussi bien « langage », « parole » que « raison » ou « calcul »⁶.

Or l'Écriture nous dit que *le Verbe était Dieu*, et que « *sans lui rien n'est fait* » (*sine ipso factum est nihil*) mais aussi qu'il a pris chair *dans le temps* pour habiter parmi nous (cf. Jn1, 14) et se révéler aux hommes comme le Fils du Père.

I, 9 [...] Il est donc limpide que celui par qui toutes choses ont été faites ne s'est pas fait lui-même. Et, s'il n'a pas été fait, il n'est pas une créature, et ce qui n'est pas une créature est Dieu...

Une créature est, dans son être-même, totalement dépendante de son Créateur, même s'il lui est possible, quand elle est dotée de pensée, de nier son créateur, sans que cela ne change rien au fait qu'elle soit ! Mais à propos de la création, il ne faut pas perdre de vue l'ambiguïté du verbe « faire », utilisé dans le Prologue de Jean pour dire « créer », car créer – le fait de faire être ce qui sans cela ne serait pas –, ce n'est pas *produire* quelque chose à partir de ce qui est déjà-là, en le *transformant*. Dans la doctrine chrétienne, Dieu crée à partir de rien, mais, il faut bien le dire, la création ainsi définie est tout à fait négligeable pour ceux qui n'envisagent les choses, y compris notre réalité humaine dans le projet du trans-humanisme,

⁶ Pour Bernard Stiegler, c'est en traduisant *logos* par calcul que « nous vivons l'âge terrible du christianisme transformé en capitalisme » (« Entretien sur le christianisme », à la fin du livre *Dans la disruption comment ne pas devenir fou ?* Babel Essai, 2016, p. 463. Ce qui donne à penser.

qu'en fonction de leur fabrication et de leur utilisation. Augustin énonce à nouveau ici ce qui nous a arrêtés dans l'introduction à son Traité, à propos de la notion de *cause de soi*⁷ : « *il n'existe aucune réalité qui s'engendre elle-même pour être* » (I,1). Et de fait un vivant naît toujours d'un vivant et un génome est toujours pris sur un vivant : la matière n'est pas la vie !

Dès lors, comment penser la création ? Selon l'enseignement d'Augustin, il faudrait que chacun revienne à lui-même et se demande : qu'étais-je donc avant que l'être me soit donné ? Car, en raison de ce que je puis faire de ma propre vie, il est bien évident que je ne me réduis pas à ce que m'ont donné mes parents, eux-mêmes nés de quelqu'un, et encore moins à leur « projet parental » ! Ou encore, en revenir à la grande question de la métaphysique : pourquoi y a-t-il quelque chose et non pas rien ? Avec toute l'ambiguïté de ce « pourquoi ? » qui peut signifier tout aussi bien « à partir de quoi ? » que « en vue de quoi ? ». Seule la contingence de mon être me conduit à supposer un être permanent sans lequel je ne serais pas.

DA Est-ce qu'on peut dire qu'une créature a une origine, alors que Dieu n'en a pas ?

JM Oui, mais à condition de ne pas placer cette origine dans le temps, comme on parle aujourd'hui du Big Bang qui serait à l'origine du monde. Car, quelle que soit la date qu'on lui trouve par de savants calculs, on ne peut éviter la question : et avant ? En fait, on prend la nature comme donnée, mais un donné qui serait sans donateur. Heidegger ouvre son grand livre *Être et temps* (1927), par le constat : « *La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli* » avant de s'en prendre, à longueur de livres, à l'onto-théologie qui revient à définir Dieu comme l'étant suprême (sur le modèle des autres « étants »), cause de tous les étants, au lieu de lui garder son caractère énigmatique, inconnaissable, un peu comme l'Un de Plotin, indicible, au-delà de tout, *sans quoi rien ne serait*. Autrement dit, même de manière abstraite, on va imaginer Dieu, ne serait-ce qu'en le réduisant à sa définition, ce qui va permettre d'en parler comme si on le connaissait. Telle fut, hélas, la manière scolastique de penser Dieu au temps où notre monde était chrétien, avant que les théologiens ne reviennent aux sources du christianisme, scripturaires et patristiques.

BD Il est au-delà de l'être...

JM Oui, la formule est de Platon, à propos de l'idée du Bien *au-delà de l'essence* (*République* VI, 509b) et c'est cette idée que l'on retrouve dans le poème du chrétien Grégoire de Nazianze qui a fait ses études à Athènes et qui a probablement eu connaissance là-bas des écrits de Plotin... Mais cet « au-delà de tout », c'est ce mystère que nous pensons ou supposons quand nous nous interrogeons sur le fait qu'il y ait quelque chose plutôt que rien.

- « Seul, il a l'immortalité » (1 Tm 6,16) s'entend aussi du Fils et de la Trinité (I, 10)

1, 10 [...] Mais autre chose la vie éternelle dont nous sommes devenus participants, autre chose nous qui vivrons dans l'éternité en y participant. [...] « *l'heureux et seul puissant, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul a l'immortalité et habite une lumière inaccessible, lui que nul homme n'a vu ni ne peut voir ; lui à qui appartiennent l'honneur et la gloire, dans les siècles des siècles* » (1Tm 6,16). Ici, ni le Père, ni le Fils, ni l'Esprit ne sont nommés, mais « *l'heureux et seul puissant, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs* » qui est « *le seul et unique Dieu* » : la Trinité elle-même.

Autre chose, la vie éternelle, qui est celle de Dieu, et même Dieu lui-même, autre chose ce que nous sommes, nous ses créatures appelées à y participer, mais une vie que, durant notre séjour terrestre, nous ne pouvons qu'*espérer* en vivant de la foi.

- Invisibilité du Fils et de la Trinité tout entière (I, 11)

Si « *en aucune manière la divinité ne peut être vue par un regard humain* », c'est bien la divinité du Christ que les Juifs n'ont pas vue « *alors qu'ils ont vu et crucifié sa chair* ».

⁷ Cf. Notre cours 3. *La présentation de son De Trinitate par saint Augustin*, p.5 et suivantes..

La chair, c'est l'humanité vivante, mais dans sa limite mortelle. Les Juifs n'ont vu que l'humanité de Jésus puisqu'ils n'ont pas su le reconnaître Dieu. Et nous, savons-nous faire une place à la vocation divine de chaque être humain, un homme, dirait saint Paul, « *pour lequel le Christ est mort* » (cf. Rm 14,15) ?

- « Seul il fait des merveilles » (Ps71, 18) s'entend aussi du Fils et de la Trinité (I, 11)

En effet, Jésus n'a-t-il pas dit : « *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi pareillement* » (Jn 5,19) ? Or, quoi de plus merveilleux que de ressusciter un mort ? Mais si Dieu seul est capable de telles merveilles, c'est que « Dieu » désigne la Trinité tout entière.

- Toutes choses ont été créées *per Filium*, à travers le Fils (I, 12)

Il y a là une reprise de ce qui a été dit au §9, mais en ajoutant que, dans la doxologie finale du chapitre 11 de *l'Épître aux Romains*, c'est la Trinité qui est évoquée à travers la répétition du même pronom *ipse* (lui-même), mais dans des fonctions grammaticales différentes : « Puisque toutes choses sont *de lui, par lui et en lui* ; à lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen » (Rm 11,36 : *Quoniam ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia; ipsi gloria in saecula saeculorum. Amen*). « A travers » évite de faire du Père seul ou du Fils seul le complément d'agent, par lequel tout a été fait, car c'est la Trinité qui crée toutes choses, comme le rappelait la belle image d'Irénée de Lyon pour qui le Fils et l'Esprit sont « *les deux mains du Père* ». Mais ce n'était qu'une image. Concrètement tout vient *du* Père (*ex*), mais c'est *par* le Fils (*per*) que nous pouvons donner leur juste signification aux choses – et non celle que nous leur donnons spontanément comme cela nous arrange – et c'est *dans* l'Esprit (*in*) que nous pouvons rester sur le chemin de la vraie vie sans nous en éloigner.

- L'Esprit est « vrai Dieu » et vraiment l'égal du Père et du Fils (I, 13)

Sans les nommer, Augustin fait ici allusion à ceux qui, avant lui, ont abondamment discuté à propos de l'Esprit Saint ainsi qu'aux très nombreuses citations qu'ils ont pu collecter à son sujet dans les Écritures. L'important pour lui n'est pas de faire l'histoire de la théologie, mais de prouver que l'Esprit est véritablement Dieu, et non pas seulement de manière métaphorique comme quand le psalmiste dit de certains hommes : « *vous êtes des dieux* » (cf. Ps 82,6) :

I, 13 [...] Mais là où il est, et de loin, suffisamment clair que l'Esprit Saint n'est pas une créature, c'est quand il nous est ordonné de *ne pas servir la créature, mais le Créateur* (Rm 1,25) : non pas de la manière dont il nous est ordonné de nous mettre au service les uns des autres par charité, ce qui en grec se dit δουλευειν, mais dans le sens du service qui n'est dû qu'à Dieu, en grec λατρεύειν. D'où vient que l'on nomme idolâtres ceux qui offrent à des simulacres un service qui n'est dû qu'à Dieu. C'est au sujet de ce service qu'il est dit : « *Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et lui seul tu serviras* » (Dt 6,13 ; 10,20 ; Mt 4,10 ; Lc 4,8). C'est d'ailleurs plus clair dans le texte grec où il y a λατρεύσεις

Le grec est ici lumineux, dans la mesure où cette langue a deux verbes pour dire « servir ».

Autre citation de l'Apôtre : « *C'est nous qui sommes la circoncision, nous qui servons l'Esprit de Dieu* » (Ph3, 3). En effet, avec le christianisme, cette circoncision, qui marquait extérieurement chaque garçon juif dans son sexe en signe de l'alliance avec Dieu, est devenue, comme l'annonçaient déjà des prophètes, une marque intérieure – la « circoncision du cœur » – qui concerne tout aussi bien les femmes !

Pendant, entre plusieurs traductions latines, Augustin préfère *spiritu Deo servimus*, « *Nous servons Dieu en esprit* », à *Spiritui Dei servimus*, « *nous servons l'Esprit de Dieu* », ce qui d'ailleurs est plus fidèle au texte grec où toute ambiguïté est levée puisqu'on y lit : πνεύματι Θεοῦ λατρεύοντες « *en servant l'Esprit de Dieu* [comme cela est réservé à Dieu] ».

À quoi, Augustin ajoute, en combinant deux citations : « *Ne savez-vous pas que vos corps sont en vous le temple de l'Esprit Saint que vous avez reçu de Dieu* » (1Co 6,19) et « *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ* » (1Co 6,15) :

I, 13 [...] Si ceux qui sont les membres du corps du Christ sont le temple de l'Esprit Saint, alors l'Esprit Saint n'est pas une créature, puisque à celui à qui nous offrons nos corps comme un temple, il est nécessaire que nous rendions ce service que nous devons seulement à Dieu et qui est appelé en grec λατρεία. Et c'est ainsi que [Paul] en tire cette conclusion : « *Glorifiez donc Dieu dans votre corps* » (1Co 6,20).

Telle est la lecture chrétienne du corps humain, en rupture totale avec l'air du temps ! Considérer son corps comme le temple de l'Esprit Saint, voilà qui change ou devrait changer considérablement notre manière d'être !

3. Comment comprendre que le Fils puisse être dit inférieur au Père ? (I, 14-19)

1. La règle d'interprétation (I, 14)

I, 14. C'est par ces témoignages des divines Écritures et d'autres semblables, grâce auxquels, comme je l'ai dit, nos devanciers, en usant plus abondamment qu'eux, ont vaincu les calomnies et les erreurs des hérétiques, que l'unité et l'égalité de la Trinité ont pénétré (*insinuat*) dans notre foi. Mais parce que, dans les livres saints, à propos de l'incarnation du Verbe de Dieu qui a eu lieu pour nous rendre notre intégrité de sorte que *l'homme Christ-Jésus soit médiateur entre Dieu et les hommes* (1Tm2,5), de nombreux passages insinuent ou même déclarent de la manière la plus claire que le Père est plus grand que le Fils, des hommes insuffisamment attentifs à les scruter ou à les envisager dans leur ensemble, se sont égarés.

Augustin rappelle ici que les hérétiques ne peuvent fonder leur erreur sur les Écritures qu'en en faisant une lecture partielle et de parti pris, en ne retenant d'elles que ce qui leur convient. Mais nos Pères dans la foi, nos devanciers (*priores nostri*), ont su leur répondre en lisant ces Écritures (*copiosius*), de manière *plus* complète.

Et ils ont tenté de transférer ce qui était dit du Christ-Jésus selon l'homme à sa substance, qui était sempiternelle avant son incarnation et qui l'est toujours. Et ils disent que le Fils est plus petit que le Père parce qu'il est écrit, selon la parole du Seigneur lui-même : *Le Père est plus grand que moi* (Jn 14,28). Mais la vérité montre que de cette manière le Fils est aussi plus petit que lui-même. En effet, comment ne se serait-il pas aussi rendu inférieur à lui-même, celui qui « *s'est anéanti lui-même en recevant la forme de serviteur* » (Ph 2,7) ? Et il n'a pas pris la forme de serviteur de telle sorte qu'il perde la forme de Dieu dans laquelle il est égal au Père. Si donc cette forme de serviteur a été prise sans que soit perdue la forme de Dieu, alors que et dans la forme de serviteur et dans la forme de Dieu il soit toujours le même Fils unique de Dieu le Père - *dans la forme de Dieu égal au Père* (Ph 2,6), dans la forme de serviteur, *l'homme Christ Jésus, médiateur entre Dieu et les hommes* (1 Tm2,5) -, qui ne comprend que, dans la forme de Dieu, il est lui-même plus grand que lui-même, et que, dans la forme de serviteur, il est inférieur à lui-même ? Ce n'est donc pas sans raison que l'Écriture dit l'un et l'autre : et que le Fils est égal au Père et que le Père est plus grand que le Fils. La première est à comprendre, *en raison de la forme de Dieu*, la seconde en raison de *la forme de serviteur*, sans nulle confusion possible.

La phrase est longue, mais comment dire les choses plus clairement et plus simplement ? Nous reviendrons plus tard sur l'incarnation (en particulier au Livre IV), mais ce qu'il faut bien voir, c'est qu'elle est l'œuvre de la Trinité tout entière et que si, pour nous, en partageant notre condition de créature, le Verbe a pris la forme de serviteur, il n'a pas perdu pour autant sa forme divine : il est vrai Dieu et vrai homme dans la personne de Jésus de Nazareth. Ainsi, dans son humanité, doit-il se soumettre non seulement au Père, mais au Fils unique qu'il est

lui-même. Et toute la question est de savoir ce que connaît l'homme Jésus... Voilà qui est bien mystérieux pour nous puisque Jésus est dans la conjonction sans confusion de ses deux natures, divine et humaine ?

SGJ Sans séparation non plus, et là tout a été dit à Chalcédoine

JM Soit, mais Chalcédoine, c'est en 451 et Augustin meurt en 430, un an avant le concile d'Éphèse, et ce Livre I a été rédigé au début du cinquième siècle... Autrement dit, il y a dans ce que dit Augustin des choses qui peuvent préparer Chalcédoine.

SGJ Si je peux me permettre, il insiste beaucoup trop sur la séparation : on a l'impression qu'il y a deux Christs, l'un qui est Dieu et l'autre homme...

JM Dans le texte, il distingue, il ne sépare pas... « Conjonction » ne veut pas dire séparation ! On est bien obligé de faire une phrase pour parler de chacune de ces natures, dont il faut dire qu'elles sont toujours liées. Il y a bien unité sans confusion.

DA Est-ce qu'on ne peut pas dire qu'en s'incarnant, Dieu se fait le serviteur de l'homme tout en restant Dieu ?

JM Oui, sauf que « serviteur de l'homme » n'est pas tout à fait juste. Il se met au service du salut des hommes et par là au service de Dieu qui « *veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* » (1Tm2,4).

SGJ Pour Eutychès, c'est l'homme qui a faim ou qui souffre, alors que Chalcédoine dira que c'est Dieu en Jésus...[...] Et moi je ne suis pas d'accord pour dire que Jésus « ne savait pas »... Je ne récusé pas l'épisode de Jésus parlant à 12 ans aux docteurs de la Loi

BD Cela fait penser à la vérité qui sort parfois de la bouche des enfants... Leur innocence leur permet de dire les choses sans précautions...

JM Sans compter qu'il faut être très intelligent pour poser certaines questions ! Mais c'est volontairement que le Fils s'est anéanti en prenant notre condition, bien que sans pouvoir perdre sa nature divine. Je dirais qu'il « joue » son existence d'homme *en homme*, jusqu'au bout et sans faire de miracles pour lui-même. En effet, parce qu'il est Dieu, il ne peut vivre son existence terrestre qu'en vérité et dans une totale soumission au Père, nous indiquant ainsi ce qu'il devrait en être pour nous. Ce n'est qu'à la résurrection et son ascension qu'il retrouva ce qu'il n'avait jamais perdu, ni jamais pu perdre.

Il reste que, selon qu'elles insistent sur l'une ou l'autre nature, les Écritures semblent bel et bien se contredire. Mais la *Lettre aux Philippiens* nous donne la règle d'interprétation : « *Lui qui était de condition divine, il ne s'est pas prévalu de son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même (ἐαυτὸν ἐκένωσε) en prenant la forme d'esclave (formam servi accipiens - μορφὴν δούλου λαβών) en devenant semblable aux hommes et en revêtant l'aspect d'un homme* » (Ph 2,6-7).

LN Par rapport au mot serviteur, quel est le mot en latin et en grec ?

JM En latin il n'y a que le mot *servus*, mais dans le texte grec de Ph2,7 c'est le mot *doulos*.

SGJ. En grec il y a plusieurs mots par exemple *pais* et *doulos*

JM Si le latin introduit *ancilla*, l'original grec dit : Ἴδοὺ ἡ δούλη Κυρίου , « Voici la servante du Seigneur », ou « l'esclave du Seigneur » (Lc 1,38), δούλη étant le féminin de δούλος.

BD À l'époque, tous les serviteurs étaient des esclaves

LN [...] « serviteur » indique l'humilité, mais « esclave », δούλος, c'est encore pire : car l'esclave n'a pas de volonté propre...

JM C'est surtout un statut social que l'Histoire a fait disparaître de notre horizon. À l'époque, il y eut sans doute de bons et de mauvais esclaves, comme de bons et de mauvais maîtres. Mais la différence disparaissait quand le maître et l'esclave étaient ou devenaient chrétiens (cf. Paul à Philémon à propos de l'esclave Onésime)...

DA Est-ce qu'on ne peut pas dire que le serviteur a la connaissance de ce qu'on lui demande ? Le Christ est serviteur parce qu'il connaît la volonté du Père.

JM Certes, pour obéir, il faut que l'esclave comprenne ce que lui commande le maître. Mais il y a aussi la phrase de Jésus à ses disciples après la Cène, que nous retrouverons plus loin : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs (δούλους) parce que le serviteur ne sait pas ce que fait le maître (ὁ κύριος), mais je vous ai appelés amis*

(φίλους), *parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père je vous l'ai fait connaître* » (Jn 15,15).

Petite recherche sur le thème du serviteur

Dans le début de l'évangile selon Luc, il y a au moins trois fois « serviteur » dans notre traduction française. Dans le *Magnificat*: sans compter « *l'humilité de son humble servante* » (Lc1,48, τὴν ταπεινώσιν τῆς δούλης αὐτοῦ), nous avons : « *il a pris soin d'Israël son serviteur* », Ἰσραὴλ παιδὸς αὐτοῦ (Lc1,54) ; dans le *Cantique de Zacharie* : « *dans la maison de David son serviteur* », ἐν τῷ οἴκῳ Δαυὶδ τοῦ παιδὸς αὐτοῦ (Lc1,69) ; et dans le *Cantique du vieillard Siméon* : « *Maintenant tu peux laisser aller ton serviteur* » (Lc2,29, Νῦν ἀπολύεις τὸν δούλόν σου), quatre occurrences qui nous font penser aux *Chants du Serviteur* dans les livres d'Isaïe. Dans ces livres, la Septante utilise souvent le mot παῖς qui dans la langue grecque signifie « enfant » ou « jeune esclave », mais parfois aussi le mot δούλος. Ainsi, 42,1 : ΙΑΚΩΒ ὁ παῖς μου (« *Jacob mon serviteur* ») ; mais 49,5 : « *l'Éternel m'a créé pour être son serviteur* » (δοῦλον) ; 52,13 : « *Voici que mon serviteur réussira* » (ὁ παῖς μου) ; :56,6 « *les fils d'étrangers [...] pour devenir ses serviteurs et ses servantes* » (τοῦ εἶναι αὐτῷ εἰς δούλους καὶ δούλας) ; 63,17 : « *Reviens pour la cause de tes serviteurs* » (ἐπίστρεψον διὰ τοὺς δούλους σου) ; 65,8 : « *à cause de celui qui me sert* » (ἔνεκεν τοῦ δουλεύοντός μοι) ; 59,9 : « *et mes serviteurs y demeureront* » (οἱ δοῦλοί μου).

Pais, désigne l'élu de Dieu (Israël), qui doit être protégé et éduqué - en latin *infans* est celui qui ne parle pas, ou dont la parole ne compte pas -. Jacob est donc bien la figure du Fils qui va venir par l'incarnation, alors que le verbe *douleuein* renvoie au service compris de manière servile, rituelle... Cependant, Jésus nous révèle le sens et la vérité de la Loi, devenue avec lui, l'amour de Dieu et celui du prochain...

Suite du texte d'Augustin :

[...] Le Fils de Dieu est donc par nature égal à Dieu le Père, et par son acquis, (*habitu*), plus petit que lui.

Paradoxe du Fils : alors que nous acquérons en croyant « être plus », l'acquisition de notre nature, l'a appauvri ! Vérité du détachement et du vœu de pauvreté : être nu devant Dieu.

En effet, par la forme de serviteur qu'il a prise il est plus petit que le Père ; dans la forme de Dieu qui était la sienne avant de la prendre, *il est égal au Père*. Dans la forme de Dieu, *le Verbe par qui toutes choses ont été faites* (Jn 1,3) ; dans la forme de serviteur, « *fait à partir d'une femme* », *fait sous la Loi pour racheter ceux qui étaient sous la Loi* (Ga 4,4). Ainsi, dans la forme de Dieu, il a fait l'homme ; dans la forme de serviteur, il a été fait homme. Car si le Père avait fait l'homme sans le Fils, il n'aurait pas été écrit : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* » (Gn 1,26). Par conséquent, parce que la forme de Dieu a pris la forme d'esclave, Dieu est l'une et l'autre et l'homme l'une et l'autre ; mais elles sont Dieu parce que Dieu les prend, et elles sont homme parce que Dieu est pris. Car, par cette prise, aucune des deux n'est transformée en l'autre ni changée ; ni la divinité changée en créature, au point de cesser d'être divinité, ni la créature en divinité au point de cesser d'être créature.

Certes, ce texte peut paraître compliqué parce que très éloigné de notre parler ordinaire, mais il est relativement clair. Et puis il y a l'actif et le passif : le Fils prend la forme de serviteur, mais, l'ayant prise, il est pris. Et ça commence par une naissance dans un lieu imprévu et improbable pendant le recensement demandé par le maître du monde. Le voilà *pris* dans notre contingence, notre faiblesse, notre mortalité.

SGJ Moi je dirais : il s'est fait homme. Parce qu'il est Dieu

JM N'empêche qu'il a été conçu par sa mère, puis pris, soigné et nourri par elle. Il est devenu totalement dépendant, comme chaque bébé humain.

BD Il a été fait homme par la Trinité...

JM Oui, et par la Vierge Marie. Dans le *Credo*, nous avons *Et verbum caro factus est* ce qui n'est pas la forme réfléchie. Dans l'original grec, nous avons le participe *ἐνανθρωπήσαντα*, « *ayant habité parmi les hommes* », ou « *étant entré en humanité* », crucifié etc. Ce qui est éclipsé par la forme réfléchie : « il s'est fait homme », c'est la vulnérabilité du petit enfant, son besoin de protection et de soin, sa dépendance, car aucun homme ne peut se suffire à lui-même. Et il va souffrir sa passion.

DA En tant que serviteur, il est soumis à la volonté du Père et renonce à la sienne.

JM Et cela commença par la soumission à Joseph et à Marie (cf. Luc 2,51). Dans la forme de Dieu il est créateur, dans la forme humaine il est créé.

CF Mais il était Dieu avant de s'incarner...

JM Il l'est même resté, mais durant une trentaine d'années il a vécu en homme. Et c'est en homme qu'il « *a entendu du Père* » ce qu'il a transmis à ses disciples (cf. Jn15,15).

LN Il a fait semblant...

JM C'est une manière de dire qu'il restait Dieu, mais c'était pour de vrai, et il n'a pas fait semblant de mourir... Il reste que cet homme ne devait pas être « comme les autres - il était « *habité* »- pour que des disciples et des foules le suivent...

LN Mais c'était aussi un temps d'attente messianique où les foules pouvaient suivre un peu n'importe qui...

SGJ Et voilà que se profilent l'adoptianisme, voire le docétisme...

JM ... Où l'on sépare les deux natures... Il n'y a pas vraiment incarnation, mais une apparence d'humanité, ou une divinisation, comme dans les apothéoses païennes

LN Au plan humain, il fait des choses extraordinaires, mais qui restent cohérentes. Bref, on le voit comme un homme, mais pas comme les autres...

JM Surtout que les autres, déformés par le péché, ont tendance à se faire le centre du monde au lieu de servir Dieu en tant que créatures parmi les autres hommes... [...]

Telle est la règle posée, qu'il convient d'appliquer aux textes qui font difficulté.

2. « Quand toutes les choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera lui aussi soumis à celui qui lui a soumis toutes choses » (1 Co 15,28)

Il ne saurait s'agir pour « ce qui a été pris par le Christ » (*habitus Christi*), la nature humaine, de se changer de créature en divinité, c'est à dire de devenir de même nature que la Trinité. Ni, pour le Fils, de changer de nature. En effet, c'est « avant son ascension et même avant sa passion et sa résurrection » que Jésus a dit : *Le Père est plus grand que moi* (Jn 14,28). Ce qui, à partir de la règle est à comprendre ainsi : « *Le Père est plus grand que la forme de serviteur, le Père à qui, sous la forme de Dieu, le Fils est égal* ».

Mais Paul précise : « *Mais lorsqu'il dit que toutes les choses lui sont soumises, il ne fait pas de doute qu'il excepte celui qui lui a soumis toutes choses* » (1Co 15,27). En fait c'est le Fils qui soumet toute la créature au Père, et l'on pourrait préciser qu'il s'agit de l'humanité puisque c'est la seule qui puisse résister à la volonté du Père, alors que sans lui, elle ne serait pas.

15 [...] L'opération du Père et du Fils est inséparable. D'ailleurs, ce n'est pas le Père lui-même qui s'est soumis toutes choses, mais le Fils qui les lui a soumises et qui lui a remis le règne et a anéanti toute souveraineté, toute puissance et toute force (1Co 15,24) [...]

Autrement dit, pour le Christ, soumettre toutes choses au Père, c'est anéantir toute résistance à la volonté de son Père, c'est « retourner » les cœurs, les sauver du péché. Ces trois mots *souveraineté, puissance, force*, désignent tout ce qui est susceptible de résister à Dieu. On peut penser à ce verset du Psaume *Dixit Dominus* : « *Et je ferai de tes ennemis l'escabeau de tes pieds* » (Ps 109,1) : voilà une image pour dire la soumission. Mais la victoire de Dieu, ce n'est pas d'anéantir ; comme Augustin aime à le dire, c'est de transformer l'ennemi en ami⁸, et cela en contradiction avec le verset 9 de ce *Psaume 109*, que l'on ne récite plus aux Vêpres du dimanche depuis qu'il a été traduit en français : « *Il jugera les*

⁸ Cf. Lettre 192, au diacre Célestin (418) : « *On n'aime sérieusement un ennemi que pour en faire un ami, c'est-à-dire pour le rendre bon, ce qu'il ne deviendra qu'en chassant de son cœur le mal de l'inimitié* ».

nations, remplira la terre de ruines et brisera les têtes d'un grand nombre ». Commentaire d'Augustin : « *les orgueilleux, il les rend humbles. [...] Il brisera bien des têtes, en faisant des ruines, mais il comblera ces ruines en réédifiant* » (Sur le Psaume 109,19)⁹

Verset suivant : « *Au torrent il s'abreuve en chemin, c'est pourquoi il relève la tête* ». Commentaire d'Augustin : « *Le torrent ? L'écoulement de la mortalité humaine [...] Boire à ce torrent, c'était pour lui naître et mourir* » mais « *il ne s'est pas arrêté dans le chemin des pécheurs* » : il continue sa route, il est ressuscité !

DA Il me semble comprendre que dans le Christ la création deviendra ce qu'elle devait être selon la volonté du Père.

JM Oui, mais toute la difficulté est que, selon le dessein de Dieu, la soumission de l'homme et de toutes les créatures spirituelles ne peut être que volontaire, car, en tant que créature spirituelle, on ne peut rentrer que *librement* dans la vie de Dieu. La rédemption va consister à faire entendre aux hommes le projet de Dieu, que le péché leur a fait oublier, pour que, par la grâce de l'amour qui vient de Dieu, ils puissent lui répondre librement. Le salut de l'homme, c'est, avec sa participation, la réorientation de son libre-arbitre, réorientation grâce à laquelle il pourra discerner où est son véritable bien, et réussir pleinement sa vie.

LN Je suis gênée par le mot opération...

JM Ce mot désigne l'œuvre de Dieu et cette opération est une action qui transforme.

Mais continuons le texte qui va nous apporter quelques précisions:

16. N'allons pas considérer que le Christ a remis le règne à Dieu et au Père en s'en privant même s'il s'est trouvé quelques esprits assez vains pour le croire. [...] Il ne s'en est pas séparé parce qu'il est lui-même un seul Dieu avec le Père. Mais ce qui trompe les gens peu curieux des Écritures, mais attachés aux controverses, c'est le mot *donec*, « jusqu'à ce que ». Car voici la suite du texte : « *il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis ses ennemis sous ses pieds* » (1Co 15,25), comme si, lorsqu'il les y aura mis, il ne devait plus régner ! [...] Le règne n'appartiendrait-il pas, dès maintenant, à Dieu le Père ? Non, parce que tous les hommes sur lesquels, parce qu'ils vivent de la foi, il règne maintenant, l'homme Christ Jésus, médiateur entre Dieu et les hommes doit les conduire jusqu'à cette vision directe que l'Apôtre dit *face à face* (cf. 1Co 13,12) [...]

SGJ Pourquoi « Non »¹⁰ ? Le règne n'appartient-il pas intrinsèquement à Dieu ?

JM Certes, en tant que créateur, mais il y a des créatures qui lui résistent et c'est bien pour cela que ces créatures, qui ont le choix tant qu'elles vivent sur terre, avant le dernier jugement, ont besoin d'être « sauvées », c'est-à-dire « retournées », réorientées vers le Père [...] « *À toi le règne la puissance et la gloire* », c'est, dans notre bouche, un vœu, un souhait, celui que s'accomplisse l'œuvre pour laquelle le Fils s'est incarné. Ce n'est pas Dieu qui a besoin de se voir glorifié : c'est nous qui avons besoin de le voir glorifié. Mais il ne peut l'être que dans le cœur de ceux qui le reconnaissent comme leur créateur et leur sauveur.

SGJ C'est pourtant la définition même de Dieu : règne, puissance et gloire sont ses attributs constitutifs.

JM Mais cela ne compte que pour les hommes. Ce sont des hommes, inspirés par l'Esprit Saint, qui lui ont donné une telle définition ou plutôt ces qualificatifs qui nous aident à croire en lui et à nous attacher à lui. C'est « *pour nous et pour notre salut qu'il descendit du ciel* » : pour nous annoncer le règne de Dieu. Dieu n'a pas besoin de nous, mais nous avons besoin de lui pour vivre *en hommes* notre vie d'hommes. Et

⁹ *Discours sur les Psaumes II* Le Cerf, 2007, p.657, sur le Psaume 109, §19 (à Hippone, durant le carême 412).

¹⁰ Ce « non » est purement rhétorique. Il est introduit par les traducteurs du volume 15 de la Bibliothèque Augustinienne (p.16), et je l'ai gardé parce qu'il me semblait rendre le texte plus clair. Dans la question « *Que signifie : quand il remettra le règne à Dieu et au Père ?* Il renforce le *sed quia* (mais parce que) qui corrige le *quasi modo*, de la première réponses à la question : « *comme si* Dieu et le Père n'avait pas le règne ? Seconde réponse : « *mais parce que* [...] Jésus conduira tous les justes [...] à la vision ». La traductrice de la Pléiade traduit *Sed quia*, par « *Le fait est que* » pour : la vérité.

nous avons tellement besoin de croire en un dieu que lorsque nous refusons le Dieu de Jésus-Christ, c'est soit pour prendre inconsciemment sa place, soit ou y mettre quelqu'un ou quelque chose d'autre : le pouvoir, l'argent, la réputation... [...] Le *donec* indique un événement futur, qui adviendra, et qui n'est donc pas encore réalisé : c'est la seconde demande du *Notre Père*. À moins de régner sur l'amas de cadavres évoqué dans le *Psaume 109*, verset 6 - ce qui pourrait signifier les damnés, ceux qui ont refusé de lui reconnaître la royauté - Dieu ne peut régner que sur ceux et celles que lui ramènera son Fils, les sauvant ainsi de la seconde mort.

Suite du texte :

Le Père sera révélé par le Fils « *lorsque le Fils aura anéanti toute souveraineté, toute puissance et toute force* » (1 Co 15,24), c'est-à-dire lorsqu'il ne sera plus utile d'utiliser ce qui est désigné de manière imagée (*dispensatio similitudinum*) par les angéliques principautés, puissances et vertus.

Il me semble dommage que l'adjectif « angéliques » vienne ici réduire l'extension de ces trois mots « principautés », « puissances », « vertus » qui, au temps de saint Paul, pouvaient désigner trois degrés parmi les chœurs des anges, à des réalités célestes, alors qu'on pourrait penser aux puissances de ce monde qui disparaîtront, ayant perdu toute raison d'être, dans le Royaume de Dieu. Il reste que, pour saint Paul, ces puissances sont assimilées aux « ennemis » que le Fils mettra « sous ses pieds », ce qui ne prend sens que si elles résistent au règne de Dieu et cela nous renvoie à l'ambiguïté des pouvoirs, politique ou économique ou autres, qui, certes, viennent de Dieu (cf. Rm 13,1), mais que les hommes recherchent pour eux-mêmes, pour être « *comme des dieux* », selon le mensonge du serpent de la *Genèse* (Gn 3,5), ou qu'ils subissent jusqu'à en perdre leur dignité d'hommes. Jésus nous a prévenu : on ne peut servir Dieu et l'argent, lui-même incarnation du pouvoir anonyme, au point d'être recherché pour lui-même. Et de fait, ceux « *qui vivent de la foi* » ont fait le choix de servir Dieu, au point de ne plus craindre cette mort « animale », commune à tous les vivants, qui, depuis qu'elle a fait son entrée dans le monde comme châtiment, sème la terreur, et est utilisée par des hommes pour « terroriser » – mettre à terre – leurs semblables. Tout autre est la mort du juste qui s'endort dans le Seigneur, car il a, par grâce, retrouvé sa liberté d'origine, perdue par le péché. Mais, bien comprise, la liberté humaine ne peut s'accomplir que dans le libre service du vrai Dieu (en grec, *latreuein*), qui neutralise toutes nos idoles.

CF On pourrait lire : lorsque le Fils aura anéanti les gouvernements

JM Pas vraiment, parce que, tels que nous sommes, nous avons besoin de gouvernement pour vivre ensemble dans la paix. Il y a quelques siècles, il y avait des rois de droit divin mais nous avons changé tout cela, puisque c'est nous, « peuple souverain », qui désignons ceux qui nous gouvernent au suffrage universel. Mais ce « peuple souverain » n'est lui-même qu'une fiction, même quand elle donne leur force et un semblant de légitimité à ceux qui s'en réclament contre d'autres citoyens désigner comme ennemis ! De fait, un peuple n'est « souverain » que par l'union qui résulte de la reconnaissance de ses chefs, surtout quand c'est lui qui les a choisis ! Sans cette reconnaissance, c'est le chaos : un peuple divisé contre lui-même qui ne peut que s'autodétruire par les jeux des rivalités qui le vampirisent. Or le texte d'Augustin dit qu'un jour viendra où nous n'aurons plus besoin de chefs, parce que nous serons soumis à Dieu seul - au Père par le Fils et dans l'Esprit - dans son Royaume.

BD Le fait de croire en Dieu et à Jésus, cela nous donne déjà une certaine liberté par rapport aux pouvoirs humains.

JM Absolument, c'est la seule manière de nous libérer des idoles et de ne pas diviniser un quelconque pouvoir, mais de vivre tout pouvoir reçu comme un service (*ministerium*). Comme Jésus l'a montré dans le lavement des pieds...

BD C'est toute l'ambiguïté du Vatican : le pape est non seulement chef spirituel, mais chef d'État. [...]

SGJ Et pourtant, ces catégories d'anges, ce sont des choses magnifiques... Tableaux et miniatures les représentent adorant Dieu et le servant...

JM Leur anéantissement par le Fils va consister à ruiner leur influence sur les hommes qu'ils entraînaient à leur suite, à se révolter contre Dieu, car, si les anges ne peuvent pas changer, les hommes qui vivent dans le temps, le peuvent tant qu'ils

n'ont pas quitté ce monde. S'ils y consentent, le Christ peut les « retourner » vers Dieu. Voilà pourquoi je regrette le qualificatif d'angéliques que leur donne Augustin, car ces « puissances » existent bel et bien sur terre, chez les hommes, de manière imaginaire ou symbolique, comme dans l'État, l'Argent, la Renommée...

DA Augustin dit qu'on n'aura plus besoin de passer par ces puissances dont nous avons actuellement besoin pour réguler ou faciliter notre vie terrestre, c'est-à-dire comme des moyens, et non comme des fins qui donneraient sens à notre existence.

JM Oui, c'est toute la raison d'être des « démons » qui, au temps d'Augustin, étaient ces êtres intermédiaires entre Dieu et les hommes, capables de détourner à leur profit leur culte dû à Dieu. C'est le cas du « Peuple souverain » dont nous avons parlé il y a un instant, surtout quand on en appelle à lui contre le pouvoir politique légitime mis en place par le suffrage universel à bulletins secrets, seule manière démocratique de donner la parole au Peuple, pour que chacun puisse choisir en son âme et conscience. Dans la littérature ésotérique, on parle d'égrégores¹¹, c'est-à-dire de puissances qui dépassent l'homme mais qui sont alimentées par la volonté de plusieurs hommes et qui se présentent comme la solution aux problèmes qui dépassent chacun.

LN Les mots sont inscrits dans une histoire et le « Peuple souverain » a remplacé le Souverain de la monarchie royale.

DA Et cela renvoie à l'histoire d'Israël, au jour où les Hébreux ont voulu un roi pour être « comme les autres peuples », alors que leur roi était Dieu parlant par des prophètes, ou par des « juges » en référence à la Loi donnée par Dieu par Moïse.

JM Tout à fait. Et à partir du moment où ils ont eu un roi, les choses ont commencé à se gâter. Mais le pouvoir est toujours exercé par des hommes et, tant que nous aurons des besoins matériels, nous aurons besoin d'un pouvoir politique pour organiser la vie sociale et y assurer la justice et la paix.

3. « Nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'apparaît pas encore » (1 Jn 3,2)

17. En effet, cette contemplation nous est promise comme le but de toutes nos actions et la perfection éternelle de toute joie. Car « nous sommes enfants (filii) de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lorsque cela sera apparu, nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est » (1Jn3,2). C'est ce qu'il a dit à son serviteur Moïse : « Je suis qui je suis ; aussi dis aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous » (Ex 3,14). Cela, nous le contemplerons quand nous vivrons dans l'éternité. C'est ainsi qu'il dit : « La vie éternelle c'est qu'ils te connaissent toi l'unique vrai Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ » (Jn 17,3) [...] En effet, nous ne chercherons plus rien d'autre quand nous y serons parvenus.

C'est de cette contemplation dont je comprends qu'il est dit : *Quand il aura remis le règne à Dieu et au Père, c'est-à-dire quand il aura conduit à la contemplation de Dieu et du Père les justes en qui, parce qu'ils vivent de la foi, règne déjà maintenant le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus. [...] Cette joie ne recherchera rien de plus parce qu'il n'y aura rien de plus à chercher : le Père se montrera à nous et cela nous suffira. C'est ce que Philippe avait bien compris quand il dit : « Seigneur, montre nous le Père et cela nous suffit » (Jn 14,8). Mais il n'avait pas encore compris qu'il aurait tout aussi bien pu dire : « Seigneur, montre-toi à nous et cela nous suffit ». Et en effet, c'est pour qu'il comprenne cela qu'il lui fut répondu par le Seigneur : « Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ! Philippe, qui m'a vu a vu le Père » (Jn14,9). Mais parce qu'il voulait qu'il vive de la foi avant de pouvoir voir cela, il ajouta : « Ne crois-tu pas*

¹¹ Selon Wikipédia, « concept désignant un esprit de groupe influencé par les désirs communs de plusieurs individus dans un but bien défini ». Le terme apparaît dans la *Légende des siècles* de Victor Hugo (1857).

que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jn14,10). En effet, « *tant que nous sommes dans ce corps, nous cheminons loin du Seigneur. Car nous cheminons par la foi et non par la vue* » (2 Co 5,6-7). La contemplation est la récompense de la foi, en vue de laquelle les cœurs sont purifiés par la foi, comme il est écrit : « *purifiant leur cœur par la foi* » (Ac 15,9).

À quoi s'ajoute « *Le Père et moi nous sommes un* » (Jn10,30), cette inséparabilité ayant pour conséquence qu'il suffit de nommer l'un ou l'autre pour avoir le visage comblé de joie, comme cela est dit par le psalmiste : « *Devant ta face débordement de joie* » (Ps15, 11) !

Mais il en va de même du Saint Esprit.

4. L'Esprit seul suffit à notre béatitude, car il ne peut être séparé ni du Père, ni du Fils (I, 18)

I, 18. Et pas davantage l'Esprit de l'un et de l'autre (*utriusque*) n'est séparé, l'Esprit du Père et du Fils, qui est proprement nommé « *l'Esprit de vérité que ce monde ne peut recevoir* » (Jn 14,17). Tel est en effet le comble de notre joie que rien ne peut surpasser : jouir du Dieu Trinité à l'image de qui nous avons été faits.

C'est en raison de son inséparabilité du Père et du Fils, que l'on peut dire que l'Esprit suffit à notre bonheur, car comme chacun des deux autres, il est toujours avec chacun des deux autres. C'est ce que voulait dire Jésus : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur, pour qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité que ce monde ne peut recevoir* » (Jn14, 15-17). En effet, explique saint Paul : « *l'homme animal – entendons : celui qui ne vit que de sa vie mortelle – ne peut percevoir les choses qui relèvent de l'Esprit de Dieu* » (1Co 2,15). Est-ce à dire que l'Esprit serait plus important que le Fils ? Pas du tout. En effet, quand il dit à ses disciples : « *Il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le défenseur ne viendra pas à vous* » (Jn16,6-7), ce n'est pas au nom d'une inégalité entre le Fils et l'Esprit Saint, mais « *parce qu'il fallait enlever de leurs yeux la forme de serviteur qui leur donnait à penser que le Christ se réduisait à ce qu'ils voyaient* » (I,18). De là l'interdiction faite à Marie de Magdala de le toucher, parce qu'il n'était pas encore remonté vers son Père (cf. Jn20,17) :

I,18 [...] Le toucher représente en effet comme la fin de la connaissance. Aussi ne voulait-il pas que s'arrête à ce toucher l'élan d'un cœur tendu vers lui, mais qui ne s'en tiendrait qu'au visible. Toutefois son ascension vers le Père allait le révéler égal au Père afin que là soit la fin de la vision qui nous suffit.

Les Trois sont inséparables et agissent inséparablement pour venir dans nos cœurs, du moins quand nous les y laissons venir pour y demeurer. Voilà pourquoi il serait tout à fait « absurde » de penser que l'Esprit se retirerait à la venue du Père et du Fils. En effet,

I, 19 [...] Il ne se sépare pas du Père et du Fils quand ils viennent, mais il sera pour toujours avec eux dans la même demeure, parce qu'il ne vient pas sans eux, ni eux sans lui. Mais, pour donner à entendre la Trinité, on dit certaines choses de chaque personne nommée individuellement ; et cependant on ne les pense pas séparément les unes des autres à cause de l'unité de cette même Trinité et de l'unique substance et déité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

SGJ Est-il bien évident que le toucher signifie la fin de la connaissance ?

JM La vue est souvent utilisée pour dire la connaissance : l'intuition, de *intuere*, c'est la vue pénétrante, mais, comme l'ouïe (« entendre » voulant aussi dire « comprendre »), c'est un sens qui suppose une distance entre l'œil et l'objet, comme la vibration de l'air entre la bouche et l'oreille. Le toucher c'est le contact.

BD On passerait de la connaissance intellectuelle à la connaissance au sens biblique.

JM Oui, la connaissance au sens biblique désigne aussi l'acte sexuel. Occasion de dire qu'il faut être très prudent quand on use de l'adjectif « charnel » qui, lorsque saint Paul l'oppose à spirituel, ne se limite pas au sexuel, mais désigne plutôt l'orgueil

qui nous conduit à agir comme si Dieu n'existait pas, et cela dans des domaines qui ne sont pas forcément sexuels ! Cet usage non maîtrisé du mot « charnel », repris dans notre langue, a des conséquences fâcheuses comme cette opinion selon laquelle l'Église mépriserait ou rejetterait la sexualité. Or, cela serait absolument contraire à l'esprit du christianisme, religion de l'Incarnation de Dieu, et même si le christianisme valorise la virginité comme signe du Royaume des cieux (cf. Mt 19,12), cette virginité étant un don du ciel - une grâce, ou une vocation - sans aucun mépris pour le corps.

BD Le *Noli tangere*, « *Ne me touche pas* », on le traduit aussi par « *Ne me retiens pas* ».

JM Pour Augustin, cela veut dire : « *Ne te fie pas seulement à ce que tu vois* ». Je suis au-delà de ce que tu peux percevoir de tes yeux et toucher de tes mains. « *Ne me retiens pas* », n'est pas dans le texte, mais une interprétation de « *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père* ». À quoi le texte ajoute : « *Vas dire à mes frères : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* » (Jn20,17), écho de ce qu'il leur a dit : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis* » (Jn 15,15). Mais il dit à Marie : « *Tu me rejoindras par la foi, dans l'invisible, car je suis Dieu* ».

BD Cela veut dire aussi : détourne-toi du passé, car elle le voit encore comme l'homme qu'elle a connu.

CF Cela veut peut-être dire qu'elle va le tacher de ses péchés à elle...

JM Mais non, il est toujours pur, sinon il ne serait pas Dieu. L'impureté est morale, elle n'est pas physique comme la lèpre. Elle est dans l'intention du cœur...

SGJ Ailleurs, on le voit pourtant manger avec ses disciples sur la plage...

JM Après la résurrection, c'est une apparition : il mange pour qu'ils le croient vraiment vivant et non parce qu'il aurait besoin de se nourrir. Il n'est plus mortel !

SGJ Mais pourquoi dire à Thomas : touche-moi, mets tes doigts dans mes plaies ?

JM C'est pour la même raison : pour que Thomas, à partir de son doute, croie que le crucifié est de nouveau vivant, mais d'une tout autre manière qu'avant sa mort. Thomas confesse alors sa foi : « *Mon Seigneur et mon Dieu* ». À quoi Jésus ajoute : « *Heureux ceux qui croiront sans avoir vu* » (Jn 20,29).

LN Il se fait toucher à Thomas, parce que Thomas en a besoin. C'est un autre rapport qu'avec Marie de Magdala.

JM Oui, Jésus s'adapte à chacun.

LN Jésus sait que le cœur de Marie est tendu vers lui, mais il ne veut pas qu'elle s'arrête au visible.

BD Son amour est encore humain.

LN Son rapport avec le Christ n'était pas comme celui des autres disciples...

CF Elle a connu le grand amour, qui n'est pas l'amour physique... Il est tellement grand qu'il dépasse tout le reste. On ne voit plus le côté charnel...

JM En lui disant « *Ne me touche pas* », Jésus l'aide à réaliser qu'il n'est plus comme avant : que non seulement il est ressuscité, mais qu'il est vraiment Dieu.

BD Avant, elle pressentait qu'il était Dieu, mais elle ne le savait pas vraiment.

JM Après sa mort et sa résurrection Jésus ne fait plus qu'apparaître à ses disciples ; il ne reprend pas sa vie avec eux comme étant leur semblable en humanité, même si « de son vivant », avant sa mort, ils le pressentaient comme habité par quelque chose de divin. Il ne sera plus présent parmi eux que dans leur acte de foi.

SGJ Pour moi ce ne sont pas des « apparitions » comme celles d'aujourd'hui...

JM Tu veux dire ce ne sont pas des fantasmes ? Ce n'est pas un fantôme (φάντασμα) quand il voit Jésus venir vers eux sur la mer (cf. Mc 6, 49) ni un « esprit » (Lc 24,39)

LN. Il s'adapte à la psychologie de chacun.

JM Ces différentes apparitions sont autant de manières de dire : Je suis ressuscité et, avec vous, *je ne suis plus comme avant*. L'important, c'est que sa mort ne soit pas le dernier acte de Jésus de Nazareth. Il est devenu invisible parce qu'il est Dieu.

LN Marie Madeleine à besoin de lui redonner corps et Jésus l'emmène ailleurs...

FC Le besoin de toucher c'est la première manière de connaître du bébé... [...]

JM Je ne sais pas si on peut dire, comme l'un de mes amis, qu'il y a un homme dans la Trinité, mais ce qui nous est révélé c'est qu'avec Jésus, c'est toute l'humanité qui est destinée à contempler Dieu et à y trouver toute sa joie pour toujours.